

D'un goût certain pour le suicide collectif

Par Michel Cornu

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Humorales

Novembre 2005

Dans un texte remarquable, *Nous pouvons dire adieu à notre mode de vie* (voir des extraits de ces pages dans *Courrier international*, N°784, p.193), l'écrivain américain, James Howard Kunstler, pose quelques constats que, pour l'ordinaire, nous préférons ne pas considérer, le déni étant devenu un masque du désespoir, seule respiration de nos sociétés à bout de souffle: aux démocraties moribondes, où le citoyen a laissé place nette à l'actionnaire et au consommateur, d'où le développement de sociétés ploutocratiques et populistes, répond, tout aussi désespéré et désespérant, un fanatisme religieux mortifère.

Nous allons vers la fin des combustibles fossiles bon marchés. Or tous nos produits, non seulement de luxe, mais aussi de première nécessité, sont à base de pétrole et de gaz naturel. Kunstler, à titre d'exemples, énumère: "chauffage central, climatisation, voitures, avions, lumière électrique, vêtements bon marchés, musique enregistrée, cinéma, prothèse de la hanche, défense nationale...". Selon des prévisions fiables, nous allons, autour de 2010, vers un pic de production pétrolière dans le monde. L'auteur dénonce la croyance selon laquelle les carburants de substitution suffiraient à prendre la relève. Croire sauver, grâce aux énergies renouvelables, notre mode de vie n'est pas réaliste. Il faut donc changer celui-ci. "Les régions prospères du XXI^e siècle, nous dit Kunstler, seront celles bénéficiant d'un arrière-pays agricole viable qui pourra reconstituer au niveau local une économie durable reposant sur la cohésion sociale. Les petites villes ont plus de chance de s'en sortir que les grandes métropoles, lesquelles devront probablement se contracter fortement."

L'horizon ainsi annoncé n'est-il pas trop noir, sorti d'un esprit maladivement pessimiste? C'est ce que doivent penser, pour autant qu'ils pensent, les responsables économiques et politiques, eux qui, pour l'instant -mais c'est un instant de longue durée- continuent allègrement de démanteler une agriculture de proximité, la sacrifiant à l'idole de la libéralisation du commerce qui, en réalité, ne profite qu'aux multinationales agroalimentaires et aux latifundia; eux qui parlent d'agrandir les aéroports, vu le succès des vols à bas prix, alors que, comme le note Kunstler, l'avion commercial est appelé à disparaître. De leur côté, des têtes pensantes zurichoises, réunies dans un quelconque «think tank», imaginent de créer, suivant en cela une mode américaine, une quatrième piste d'autoroute à l'usage uniquement de celles et ceux qui auront payé son aménagement: enfin la voie royale ouverte aux fastueuses et vulgaires 4/4 et autres grosses cylindrées, gourmandes en essence. Quant à la barbarie quotidienne de l'économie néo-libérale, elle poursuit, sans trêve et avec acharnement, la destruction de la cohésion sociale, participant avec enthousiasme au développement rapide de maladies irréversibles. Dans un court roman emblématique, à lire absolument, *Résolution* (Actes sud, 2005), Pierre Mari fait ainsi parler un médecin: "Impossible...de tricher avec ce qu'on voit chaque jour. Je ne sais pas si vous imaginez l'état de détresse physique et morale de certains salariés. Et je ne parle pas simplement de ceux qui ont subi des mutations ou des reclassements arbitraires, mais de tous ceux qui n'ont plus les marques nécessaires pour se retrouver dans cet environnement. Vous aurez beau soigner et affiner les procédures de reconversion, mettre en place toutes sortes de stages tampons, engloutir vos énergies dans des

opérations de séduction, vous n'empêcherez pas la fracture au fond de chacun. Vous auriez peine à vous représenter ce que je vis dans mon cabinet: des crises de larmes enfantines, des appels à l'aide, des colères rentrées qui finissent par dévorer la vie." (p.117) Si encore cette trop fameuse rationalisation des entreprises, ignorante de l'humain en l'homme, possédait une quelconque rationalité au niveau de la production, on pourrait tenter de comprendre l'émerveillement des managers asservis aux actionnaires, des consultants aux solutions robotisées, et des diplômés de Harvard. Un autre personnage *de Résolution* nous dit: "J'ai lu un jour...un livre écrit par un dissident soviétique. Il affirmait qu'en URSS, ce n'était pas le travail qui justifiait la construction des bureaux, mais les bureaux proliférants qui alimentaient la fiction du travail. Vous me direz: On ne peut pas comparer les situations. Et pourtant, il me semble que nous n'en sommes pas loin. Je vois d'ici tout ce qu'on pourrait m'opposer si je parlais de «fiction de travail» dans le monde qui nous entoure –si je disais que la «réalité», l'«urgence», l'«efficacité», les «défis de la complexité», ce sont des histoires qu'on fait tenir debout à grand renfort d'angoisse."(pp. 103-104)

Emmanuel Todd, l'auteur du remarquable, *Après l'empire. Essai sur la décomposition du système américain* (Gallimard, 2002), à un journaliste qui lui demandait récemment s'il était antiaméricain, répondait qu'il n'était pas antiaméricain, mais postaméricain. Dans un avenir plus proche peut-être qu'on ne le croit, pourra-t-on dire: je ne suis pas inhumain, je suis posthumain?

© Michel Cornu

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Humorales

Novembre 2005